

Enjeux de l'exploration culturelle des hauteurs urbaines

Christian Montès, Manuel Appert et Martine Drozd



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/gc/5175>

DOI : [10.4000/gc.5175](https://doi.org/10.4000/gc.5175)

ISSN : 2267-6759

Éditeur

L'Harmattan

Édition imprimée

Date de publication : 1 septembre 2017

Pagination : 5-14

ISBN : 978-2-343-14135-0

ISSN : 1165-0354

Référence électronique

Christian Montès, Manuel Appert et Martine Drozd, « Enjeux de l'exploration culturelle des hauteurs urbaines », *Géographie et cultures* [En ligne], 102 | 2017, mis en ligne le 21 septembre 2018, consulté le 26 novembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/gc/5175> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/gc.5175>

Enjeux de l'exploration culturelle des hauteurs urbaines

Christian Montès, Manuel Appert et Martine Drozd

« L'imaginaire est désormais un terrain pour l'action, pas seulement une échappatoire¹ ». Arjun Appadurai, *Modernity at large : cultural dimensions of globalization*, Minneapolis, University of Minnesota Press, 1996, p. 7, cité par Stephen Graham dans la postface de *Vertical. The city from satellites to bunkers*, London/New-York, Verso, 2016, p. 210.

- 1 « Les façons de faire de la géographie et de l'urbanisme "à plat" ont besoin d'être renversées » déclare Stephen Graham dans les premières pages de son ouvrage dédié aux multiples spatialités de la ville verticale (Graham, 2016). Invitant ses lecteurs et ses lectrices à explorer différents motifs de la verticalité dans une perspective de géographie critique, S. Graham a pour ambition « d'inscrire la politique de notre monde tri-dimensionnel dans les débats critiques qui interrogent la vie urbaine, les villes et la géographie » (p. 13)². Explorant aussi bien le contrôle et la surveillance de l'espace aérien que la géographie des souterrains et des bunkers ou la prolifération d'immeubles de très grande hauteur, il s'inscrit dans la lignée d'une série de travaux qui, depuis une dizaine d'années, ont incité les géographes à ouvrir la boîte noire de la ville tri-dimensionnelle (Harris, 2014).
- 2 Inviter les lecteurs et les lectrices à modifier leur point de vue sur l'espace, sa production et ses usages, rendre compte de ce qui se joue dans l'exploration et l'exploitation des profondeurs et des hauteurs, voici le projet de ce numéro de *Géographie et cultures*. Répondant à l'appel de Donald McNeil d'étudier les spatialités des gratte-ciel et des imaginaires de la vie urbaine en hauteur (2005), ce numéro explore, à l'aide des outils de la géographie culturelle, la pluralité des contours de la verticalisation des espaces urbains. S'inscrivant dans le prolongement de travaux qui interrogent la régulation, la production et la gestion de la troisième dimension en ville

(Appert, Huré & Languillon, 2017), ce numéro entend se saisir de la verticalité urbaine à travers l'étude de ses représentations, des imaginaires et des récits qui la mettent en scène. Depuis les hauteurs aériennes où les urbanistes appréhendent la ville et ses ramifications métropolitaines, jusqu'au point de vue que les habitants et les organisations culturelles construisent sur le patrimoine architectural des Trente Glorieuses, en passant par les récits de science-fiction, « écarts esthétiques » qui permettent de discerner notre monde sous de nouveaux angles (Lebas & Coussieu, 2011), les auteurs et auteures de ce numéro proposent un panorama diversifié d'objets et de méthodes pour rendre compte des multiples facettes des imaginaires de la ville verticale.

- 3 Phénomène majeur de l'urbanisation des deux dernières décennies, la verticalisation urbaine suscite de nouveau l'intérêt des études urbaines. Après avoir été un symbole de la modernisation des villes nord-américaines et de leur émancipation des modèles urbanistiques européens (Cohen, 1995 ; Paquot, 2008), les gratte-ciel bouleversent désormais les paysages urbains bien au-delà de leur lieu d'invention (Graham, 2017). Villes secondaires en quête d'un affichage sur la scène des villes globales (Grubbauer, 2014), centres historiques où les verrous de la protection patrimoniale sont desserrés pour faire de la place à ces nouveaux monuments (Appert, 2016 ; Glauser, 2016), villes émergentes où les stratégies d'investissement hautement spéculatives font bondir les valeurs foncières et avec elles la hauteur des immeubles (Halbert & San Felici, 2015), les figures de la verticalisation contemporaine traduisent bien souvent l'intensification de politiques urbaines entrepreneuriales associant geste architectural monumental au service du branding territorial et valorisation foncière. De Shanghai à Dubaï en passant par des villes plus en marge de la mondialisation économique et financière, l'immeuble de grande hauteur est devenu un nouvel objet générique de l'urbanisme contemporain. Outil de régénération urbaine, appréhendé par les acteurs publics et privés comme une ressource territoriale, il vient s'ajouter aux figures désormais classiques de l'urbanisme post-moderne, *waterfronts* et autres *cultural districts*.
- 4 La tour traduit toutefois un urbanisme exclusif, loin de l'idéal civique défendu par l'architecte César Pelli (Crilley, 1993, cité par McNeill, p. 46). Délesté du souci de loger massivement et à moindre coût la population urbaine, l'immeuble de grande hauteur contemporain ne semble plus destiné qu'à matérialiser un urbanisme de distinction, composé d'icônes aisément reconnaissables mais dont les vertus civiques sont fortement limitées par leur accès restreint (Kaika, 2010 ; Sklair, 2017). Alors qu'une certaine idée de la modernité s'était traduite dans l'urbanisme par un souci d'unification et de structuration des territoires urbains au-delà des divisions administratives et politiques, en particulier par l'extension des réseaux (Dupuy, 1991), nombreux sont les projets de tours qui viennent au contraire fragmenter ces héritages, isoler et délimiter de nouvelles monades urbaines, expressions contemporaines d'un urbanisme de la rupture – *splintering urbanism* (Graham & Marvin, 2001) – adossé à une organisation territoriale post-réseau (Coutard & Rutherford, 2016).
- 5 Toutefois, il importe de déconstruire, ou *a minima*, de nuancer ces représentations qui, si elles correspondent à des réalités urbaines existantes, ne permettent pas de rendre compte de la variété des formes d'urbanisme et d'urbanisation verticale actuellement produites. Au-delà du constat de la circulation globale de formes architecturales génériques, la géographie de la diffusion des immeubles de grande hauteur laisse en effet voir bien des contingences dans leur territorialisation et ce, à toutes les échelles

(Didelon, 2010 ; Appert, 2016). Par-delà les prescriptions qui viennent alimenter les débats publics autour de la grande hauteur, il nous paraissait important d'enrichir notre compréhension de la verticalité urbaine en questionnant les multiples médiations politiques, culturelles et sociales qui concourent à la réalisation (ou à la destruction) de ces nouveaux monuments urbains. Il importe ainsi de prendre en compte les débats, les représentations et les valeurs qui concourent à produire (ou à détruire) les formes urbaines verticalisées. Si nous prenons l'exemple de Paris, ville où le souci du patrimoine architectural s'est longtemps traduit par un veto strict apposé à l'élévation des hauteurs du bâti, les formes de la verticalisation contemporaine témoignent ainsi de la diversité des enjeux associés. À côté d'une verticalisation monumentale dont témoigne la construction récente du Tribunal de Grande Instance ou le chantier des tours Duo, nous assistons également à la production d'une verticalisation plus ordinaire et progressiste, qui s'incarne dans les tours résidentielles d'habitat social construites dans les grandes zones d'aménagement concerté de la capitale (Masséna). Comprendre cette variété de paysages de la verticalité urbaine implique par conséquent de ne pas limiter son cadre interprétatif à un seul ensemble de facteurs mais d'articuler des vecteurs que l'on pourrait dire matériels, comme les valeurs foncières et d'autres relevant plus d'un ordre symbolique, comme la quête de légitimation (Domosh, 1989).

Décentremments

- 6 La contribution de **Nathalie Roseau** qui ouvre ce numéro « La ville verticale, abstraction concrète » nous invite à réfléchir à la construction du regard aérien dans l'émergence de l'urbain verticalisé. S'appuyant sur un riche corpus photographique et d'archives d'architectes et d'urbanistes, en particulier les archives de Marcel Lods, l'auteure explore le développement de l'aviation, en permettant une vision panoramique des territoires, a encouragé les architectes à prendre conscience de « l'existence de la très grande ville et par conséquent de l'importance de l'urbain » (Lods, 1938). Dans ce processus, la « cabine de l'avion devient la chambre d'enregistrement d'une double prothèse, aérienne et photographique » qui permet de « joindre en un seul acte la réflexion analytique à la projection synthétique » (Uyttenhove, 2009). Une nouvelle intelligibilité de l'urbain se déploie dans cette préhension en hauteur. Ainsi saisie depuis des points de vue inédits, la ville devient ce que Barthes décrit comme une « abstraction concrète » : un objet intelligible mais ne perdant rien de sa matérialité. Dans la construction historique d'un imaginaire prolifique de la ville verticale telle qu'elle se manifeste dans les villes de Paris et New York, trois temps sont alors distingués, de la naissance de la métropole moderne à l'avènement de la ville globale. La ville verticale y devient un alter ego qui permet aux villes de s'extérioriser comme scène, optimiste ou sombre, de leur futur, palimpseste de leurs controverses les plus vives. Cette approche aide à comprendre cette forme d'urbanisation, ses avatars successifs, et les controverses qui la traversent où les scénarios de verticalisation servent à masquer l'incapacité à résoudre le problème fondamental des villes, celui de la maîtrise de son expansion. Des énoncés structurants apparaissent : la projection du futur, l'utopie de la mégastructure, le miroir métonymique, montrant à la fois leur récurrence dans les projets développés et leur historicité dans un contexte de débats urbains toujours controversés autour de la grande hauteur. La perspective verticale a produit des formes de spectacularisation de

l'urbain qui progressivement ont entremêlé le réel et le fictif, intimement liés dans une « aliénation réciproque » (Debord, [1967] 1992).

- 7 Les deux textes suivant nous proposent deux interprétations de la verticalité urbaine et de ses trajectoires sociales et politiques. Partant de l'hypothèse que l'avènement de la ville verticale constituerait une nouvelle étape des rapports entre urbanisation et investissement du sur-produit d'un capital devenu global, **Raphaël Languillon** avance que la tour passerait de la modernité à la modernisation urbaine support de luttes de classes elles-mêmes globalisées dont les conflits autour des skylines seraient l'élément majeur de contestation. S'appuyant sur quelques grands récits du développement de l'urbanisation contemporaine proposés par Mike Davies et David Harvey, il explore trois idéaux-types de développement urbain verticalisés pour proposer un texte de synthèse « Villes verticales et capitalismes urbains : économie politique de la grande hauteur au "stade Dubaï" des relations capital-urbanisation ». Le décentrement temporel et spatial apporté par les trois paradigmes successifs étudiés (Paris, grande ville moderne, puis New York, issue du capitalisme fordiste et enfin Dubaï, fruit d'un capitalisme financiarisé mondial) montre le glissement de l'ancrage du nouveau capitalisme urbain vers des pays « neufs », Dubaï en formant le modèle. Ce dernier croise deux axes de lecture (ordinaire/exceptionnel et banal/ remarquable) dégageant quatre formes de verticalité qui insistent sur la diversité des cas (de la verticalité d'exception à la verticalité ordinaire aux trajectoires opposées) et offrent plus encore une grille de lecture critique à de futurs travaux sur la question.
- 8 À travers le cas de la démolition d'un grand ensemble, **Rachid Kaddour**, dans « Une tour d'habitat populaire, trois représentations contrastées : la tour Plein-ciel à Saint-Étienne », explore les espaces de négociation qui opposent et font se rencontrer diverses représentations ou imaginaires de la ville en hauteur. Ils révèlent bien sûr les contours de la gouvernance urbaine, mais aussi les composantes, dits et non-dits des arguments avancés par les parties prenantes, qu'il s'agisse de la puissance publique, de promoteurs immobiliers, d'associations d'habitants ou d'organismes en charge de la préservation du patrimoine. S'appuyant sur une documentation photographique couvrant quatre décennies de représentation du bâtiment, sa contribution interroge les facteurs qui ont fait passer cette tour Plein-ciel du statut de « symbole de modernité ouvrant des perspectives d'avenir radieux à "emblème d'un désastre urbain" condamné à la démolition » ? « Traduction physique et architecturale d'un projet socio-politique moderne porté par un État centralisateur et des pouvoirs publics puissants », les tours d'habitat social ont fait l'objet de représentations contrastées. Le texte vient ainsi nuancer l'idée que les tours d'habitat populaire en Zone Urbaine Sensible généreraient une vision uniquement négative et seraient unanimement condamnées. En 2011, le projet de démolition de la tour construite à Saint-Étienne en 1972 a suscité de nombreuses manifestations en opposition au projet. Ce n'est qu'après l'organisation d'un référendum que sa démolition sera finalement acceptée. Ce référendum proposait soit la démolition soit la conservation de la tour au nom du patrimoine, transcrivant des positions opposées, visibles dans l'attitude partagée de la foule au moment du foudroyage. L'analyse d'une dizaine d'œuvres (surtout photographiques) mettant en scène la tour Plein ciel permet à l'auteur de dégager trois représentations sociales dominantes. La tour apparaît ainsi dans le corpus à la fois comme un symbole de modernité, l'emblème d'un grand ensemble en difficulté (« désastre ») et un patrimoine bâti du paysage stéphanois (comme pour le Festival Gaga Jazz).

Utopies et dystopies de la vi(II)e en hauteur dans les récits de science-fiction

- 9 L'imaginaire produit des utopies et des dystopies, qui relèvent de conditions politiques, sociales et techniques particulières. Traduites à la fois dans les projets d'aménagement, les réflexions philosophiques et les arts, les imaginaires de la ville verticale ont donné lieu à de nombreuses explorations vers les cieux ou les mondes souterrains. Cela est le cas de la science-fiction, qui s'est fait l'écho de la tour comme lieu de huis clos parfois terrifiants ou de la hiérarchie verticale comme dystopie absolue (*Metropolis*, 1928). Cela est aussi le cas de penseurs de la ville moderne (Le Corbusier et la cité radieuse au premier chef mais déjà Eugène Hénard en 1910 avec sa « rue du futur en hauteur » ou les « maisons tours » d'Auguste Perret en 1922, Ludwig Hilbersimer « La ville verticale » en 1924 puis Archigram et les métabolistes japonais dans les années 1960) ou de réflexions architecturales actuelles (fermes verticales). On pense enfin au contraire à l'idéal social que représente la rue dans les airs dans l'œuvre architecturale des Smithsons.
- 10 Les articles ici présents ont choisi clairement leur cible : la littérature de science-fiction, autour de trois œuvres majeures de Silverberg, Ballard et Aldiss, écrites entre 1968 et 1975, au moment où la modernité était remise en cause, où la fin de la ville semblait proche entre épuisement des ressources et surpeuplement de la terre, terreau de révoltes et autres apocalypses nucléaires (Graham, 2016).
- 11 Comme le rappelle **Thomas Michaud**, l'une des fonctions de la science-fiction est d'alimenter la réflexion prospective en représentations imaginaires futuristes, pour comprendre et anticiper l'évolution urbaine, mais aussi pour critiquer certaines tendances potentiellement néfastes au bonheur de la population. C'est pourquoi l'analyse qu'il présente est duale comme l'indique le titre de son article « *Les monades urbaines*, entre utopie et dystopie de la ville verticale ». Ce roman de Robert Silverberg (1971) propose une réflexion sur la verticalisation urbaine (extrême avec des gratte-ciel de 3 000 mètres dont il est interdit de sortir), vue comme le moyen d'échapper à la famine liée à la surpopulation terrestre. Bien que Silverberg ait été influencé par les débats de l'époque – les travaux du biologiste malthusien Paul Ehrlich particulièrement –, son roman prend le contre-pied des solutions prescrites par les experts d'alors, trouvant plutôt son inspiration chez les « arcologies » (architecture/écologie) de l'architecte italien Paolo Soleri (1969), fondées sur un aménagement vertical des villes avec des jardins, terrasses ou toits végétalisés. Malgré la limitation des libertés individuelles, les personnages du roman semblent heureux et témoignent de ce qu'ils conçoivent comme une utopie réalisée, à l'exception de rares déviants.
- 12 Partant lui aussi de l'ouvrage de Silverberg, et lui adjoignant *I.G.H.* de J. G. Ballard, **Laurent Viala**, dans « La "ville-tour" : fiction et visée prospective. Regards croisés sur deux romans d'anticipation » propose une approche géocritique au travers du concept de référentialité qui exprime la relation entre le monde réel et celui de la fiction. Dans les romans étudiés, la référentialité se joue entre l'expression d'une verticalité d'origine (celle observable depuis le temps de l'écriture) et une verticalité radicale projetée dans/ par l'œuvre.

- 13 Le dispositif narratif implique un ordre social et urbain empreint de verticalité dont émergent deux enjeux : l'existence de l'espace public et les conditions de conception d'une urbanité verticale. La conclusion montre que le projet de « ville-tour » ne parvient pas à réaliser l'utopie de condensateur social qu'elle devait incarner. Seule peut-être la mise en œuvre d'une architecture hybride pourrait-elle permettre à la « ville-tour » d'adapter des formes de l'habiter vertical à la vie postmoderne.
- 14 La vision de **Christophe Olivier** dans son article « Trois tours terribles. Petite psychopathologie des monades urbaines » repose sur une approche qui allie socio-anthropologie de l'espace et géographie culturelle sur l'espace vécu des grands bâtiments verticaux. Analysant trois romans d'Aldiss, Silverberg et Ballard, l'auteur part du constat que la science-fiction joue avec la modernité tout en la critiquant et s'est mutuellement fécondée avec l'urbanisme. Cela le conduit à s'interroger sur la manière dont les formes de socialisation sont influencées, et en retour influencent l'espace et les configurations matérielles, pour finalement mettre à jour les dynamiques de la désagrégation sociale. C'est sur le terrain de l'expérience vécue de l'habitat que l'approche par la science-fiction est la plus directement fructueuse. Les textes sont considérés comme des fictions, mais aussi comme des analyses socio-anthropologiques déguisées, dont on pourrait exhiber les idéaux-types en fonctionnement. Ainsi, dans *I.G.H.*, l'immeuble conçu pour la vue panoramique se retourne sur son intérieur, avec pour aboutissement l'enfermement paradoxal d'une population retournée à l'état de barbarie. Il n'est donc pas surprenant que l'on retrouve dans les synthèses de la littérature sur les grands ensembles et les immeubles de grande hauteur les différents thèmes croisés : la surdensité perçue, le moindre sens de la communauté, l'absence de contrôle sur l'environnement et les relations sociales sont vecteurs d'insécurité, d'anonymat subi, de solitude et de dégradation de l'espace public.

Représentations et imaginaires de la verticalité urbaine dans les arts visuels

- 15 Le « tournant visuel » du début du XX^e siècle a réintroduit dans le temps long la création de l'image de la ville (Lynch, 1960) : le présent connecté au passé et au futur. C'est le rapport au temps qui est ainsi questionné, des questions patrimoniales aux visions prospectives.
- 16 Se réclamant du courant de recherche internaliste de la géographie culturelle, c'est par le cinéma que **Nashidil Rouiaï** aborde la thématique dans son article « Hong Kong Hollywoodien : ville verticale, ville exotique, ville politique ? » Les films construisent notre regard et orientent nos représentations et deviennent de ce fait des outils politiques.
- 17 Le Hong Kong produit par Hollywood est une « synecdoque territorialisante » majoritairement composée de quartiers d'affaires réduits à leur skyline, insérés dans un vaste réseau métropolitain. À leurs marges, quelques quartiers populaires exotiques (aux commerces étranges et activités illégales) invisibilisent l'essentiel du territoire de la ville où vit la majorité de la population. Ce n'est pas le cas des films hongkongais diffusés à l'international, où la verticalité, également très présente, n'est qu'un des éléments emblématiques de la diversité du territoire hongkongais. Finalement, ces fictions mettent en scène le réseau et la transnationalité d'une ville globale, de passage,

où la verticalité est magnifiée et l'exotisme fantasmé dans une hybridation orient-occident/exotisation-inclusion. Les Chinois y sont désormais des héros à part entière faisant de ces films un des outils du *soft power* chinois, comme a pu l'être le *soft power* américain depuis la seconde guerre mondiale, où la verticalisation joue aussi un rôle annonciateur.

Conclusion

- 18 Le premier apport de ce numéro est de montrer que ce sont finalement les imaginaires négatifs de la ville verticale qui prédominent (en tout cas chez les chercheurs qui ont répondu à notre appel !), qu'il s'agisse de l'angoisse suscitée par les espaces souterrains (S. Deraeve, C. Revol et J.J. Wunenburger), les dystopies de la littérature de science-fiction (C. Olivier, L. Viala) ou la froideur d'un monde financiarisé (R. Languillon). Elle n'est certes pas totale, d'autres textes montrant que des tours de grands ensembles peuvent participer de l'identité d'une ville (R. Kaddour) ou encore que le cinéma peut célébrer (même en les « exotisant » et en les décontextualisant) les métropoles mondialisées (N. Rouiaï). La tour n'est tout de même que rarement utopie, un peu chez Silverberg (T. Michaud), bien plus nettement dans les discours officiels des élites, des promoteurs ou des prospectivistes, ceux même qui disposent des outils de visualisation et de maîtrise de l'espace urbain (N. Roseau).
- 19 Le deuxième apport de ce numéro est conceptuel et méthodologique. Le rapport entre ordinaire et exceptionnel ainsi qu'entre banal et remarquable sous-tend l'analyse géohistorique de R. Languillon et lui permet de réfuter les présentations essentialistes des métropoles verticales. Les rapports féconds entre la socio-anthropologie et la géographie culturelle sont avantageusement mis à l'épreuve par C. Olivier tandis que les apports de l'art à la connaissance et à l'aménagement de l'espace sont soulignés par plusieurs textes. Le rapport entre réel et fiction est interrogé par le biais de l'approche géocritique (L. Viala) ; enfin une analyse multisituée de la verticalisation de la perspective à travers les images/projections/utopies urbaines et leur circulation sont proposées par le texte de Nathalie Roseau.

BIBLIOGRAPHIE

APPERT Manuel, 2016, *Tours, skyline et canopée*, mémoire original pour l'Habilitation à Diriger les Recherches, Université Lyon 2, 292 p. <<https://halshs.archives-ouvertes.fr/tel-01425959/document>>

APPERT Manuel, 2008, « Ville globale versus ville patrimoniale ? Des tensions entre libéralisation de la skyline de Londres et préservation des monuments et vues historiques », *Revue de Géographie de l'Est*, vol. 48, n° 1-2.

APPERT Manuel, HURE Maxime, LANGUILLON Raphaël, 2017, « Gouverner la ville verticale : Entre ville d'exception et ville ordinaire », *Géocarrefour*, vol. 91, n° 2, p. 1-12.

- APPERT Manuel, MONTES Christian, 2015, « Skyscrapers and the redrawing of the London's skyline: a case of territorialisation through landscape control », *Articulo*, n° special 7 « Tales of the City ». <<https://articulo.revues.org/2784>>
- CHARNEY Igal, ROSEN Gillad, 2014, « Splintering skylines in a fractured city: high-rise geographies in Jerusalem », *Environment and Planning D: Society and Space*, vol. 32, p. 1088-1101.
- COHEN Jean-Louis, 1995, *Scenes of the world to come: European architecture and the American challenge, 1893-1960*, Paris/Montréal, Flammarion/Canadian Centre for Architecture, 223 p.
- COUTARD Olivier, RUTHERFORD Jonathan, 2016, *Beyond the networked city: infrastructure reconfigurations and urban change in the North and South*, London, coll. « Routledge studies in urbanism and the city », Routledge, 276 p.
- DIDELON Clarisse, 2010, Une course vers le ciel. Mondialisation et diffusion spatio-temporelle des gratte-ciel, *Mappemonde*, vol. 99, n° 3. <<http://mappemonde.mgm.fr/num27/articles/art10301.html>>
- DOMOSH Mona, 1989, *Invented cities: the creation of landscape in nineteenth-century New York and Boston*, New Haven, Yale University Press, x +185 p.
- DUPUY Gabriel, 1991, *L'urbanisme des réseaux : théories et méthodes*, Paris, A. Colin, 198 p.
- GLAUSER Andrea, 2016, « Contested cityscapes: politics of vertical construction in Paris and Vienna », in Joãc Teixeira Lopes, Ray Hutchison (ed.), *Public spaces: times of crisis and change*, Bingley (UK), Emerald, p. 221-254.
- GRUBBAUER Monika, 2014, « Architecture, economic imaginaries and urban politics: the office tower as socially classifying device », *International Journal of Urban and Regional Research*, 38, n° 1, p. 336-59.
- GRAHAM Stephen, 2012, *Villes sous contrôle : la militarisation de l'espace urbain*, Paris, La Découverte, 277 p.
- GRAHAM Stephen, 2016, *Vertical: the city from above and below*, Londres et New-York, Verso, 276 p.
- GRAHAM Stephen, MARVIN Simon, 2001, *Splintering urbanism: networked infrastructures, technological mobilities and the urban condition*, Londres et New-York, Routledge, 512 p.
- HARRIS Andrew, 2014, « Vertical urbanisms opening up geographies of the three-dimensional city », *Progress in Human Geography*, vol. 39, n° 5, p. 601-20.
- KAIKA Maria, 2010, « Architecture and crisis: re-inventing the icon, re-imag(in)ing London and re-branding the city », *Transactions of the Institute of British Geographers*, vol. 35, n° 4, p. 453-74.
- LEBAS Frédéric, COUSSIEU Wilfried, 2011, « Avant-propos. La science-fiction, littérature ou sociologie de l'imaginaire ? », *Sociétés*, vol. 113, n° 3, p. 5-13.
- LYNCH Kevin, 1960, *The image of the city*, Cambridge (Mass.), The MIT Press, 208 p.
- McNEILL Donald, 2005, « Skyscraper Geography », *Progress in Human Geography*, vol. 29, n° 1, p. 41-55.
- PAQUOT Thierry, 2008, *La folie des hauteurs : pourquoi s'obstiner à construire des tours*, Paris, Bourin, 219 p.
- SANFELICI Daniel, HALBERT Ludovic, 2016, « Financial markets, developers and the geographies of housing in Brazil: a supply-side account », *Urban Studies*, vol. 53, n° 7, p. 1465-85.

SKLAIR Leslie, 2017, *The icon project: architecture, cities, and capitalist globalization*, New York, Oxford University Press, 352 p.

NOTES

1. « The imagination is today a staging ground for action, and not only for escape » (traduction des auteurs).
 2. « Vertical explores these themes – and more. The book has an ambitious agenda: to inscribe the politics of our three-dimensional world into critical debates about urban life, cities and geography » (*ibid.*).
-

AUTEURS

CHRISTIAN MONTÈS

Université Lyon2, Dpt Géographie
UMR EVS 5600 CNRS
christian.montes@univ-lyon2.fr

MANUEL APPERT

Université Lyon2, Dpt Géographie
UMR EVS 5600 CNRS
manuel.appert@univ-lyon2.fr

MARTINE DROZDZ

UMR LATTIS 8134 CNRS
martine.drozdz@enpc.fr